



**HAL**  
open science

## Pour quelle espèce travaillons-nous ?

Saadi Lahlou

► **To cite this version:**

Saadi Lahlou. Pour quelle espèce travaillons-nous ?. *Éthique des affaires - Revue éthique des affaires*, 1997, oct. 1997, pp.73-79. halshs-00258857

**HAL Id: halshs-00258857**

**<https://shs.hal.science/halshs-00258857>**

Submitted on 25 Feb 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lahlou, S. (1997) Pour quelle espèce travaillons-nous ? in : L'évidence éthique : critiques et perspectives. *Ethique des Affaires*, oct. 1997. Paris : ESKA, 1997. pp. 73-79.

## Pour quelle espèce travaillons-nous ?

Saadi LAHLOU

EHESS, Laboratoire de Psychologie Sociale.

Ce texte est composé de deux parties. La première partie est philosophiquement approximative, et peut-être rébarbative. Elle est néanmoins utile à la démonstration. Pour garder votre attention, lecteur, voici deux informations préalables.

- la première partie fait moins de 50 lignes ;

- un aperçu d'où je veux en venir : chaque espèce d'êtres s'efforce de survivre et de prospérer, et son comportement va dans ce sens. C'est légitime, chacun son *conatus*. Mais actuellement, dans l'écosystème de la planète Terre, une nouvelle espèce, celle des entreprises, commence à supplanter l'Homme sur le plan écologique. Et certains hommes, dans leur aveuglement, servent cette espèce et ses intérêts au détriment des intérêts humains. Je pousse un cri réactionnaire, en suggérant qu'il est temps d'arrêter le cours naturel de l'évolution vers des formes de vie plus complexes, plus efficaces certes, mais non humaines. L'argument n'est pas vraiment nouveau. Sa formulation en termes écologiques, par contre, est plus originale ; elle n'en est pas moins inquiétante.

Première partie, donc :

### 1. Chacun son conatus

Au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle, Baruch Spinoza, ayant considéré le monde, déclara que

“Toute chose s'efforce -autant qu'il est en son pouvoir- de persévérer dans son être”.  
(*Ethique, livre III, proposition VI*)<sup>1</sup>.

(J'utilise ici une traduction de Lantzenberg, que les puristes me pardonnent). En ce qui concerne l'Homme :

“L'âme, aussi bien en tant qu'elle a des idées claires et distinctes qu'en tant qu'elle a des idées confuses, s'efforce de persévérer dans son être pour une durée indéfinie, et elle est consciente de son effort”<sup>2</sup>. (*Ethique, livre III, proposition IX*).

Or

“L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien autre que l'essence actuelle de cette chose”<sup>1</sup> (*Ethique, livre III, proposition VII*).

---

<sup>1</sup> “*Unaquaeque res, quantum in se est, in suo esse perseverare conatur.*”

Selon Pautrat : “chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être”.

<sup>2</sup> “*Mens tam quatenus clara, & distincta, quam quatenus confusa habet ideas, conatur in suo esse perseverare indefinita quadam duratione, & hujus sui conatus est conscia.*”

Selon Pautrat : “L'Esprit, en tant qu'il a des idées claires et distinctes que des idées confuses, s'efforce de persévérer dans son être pour une certaine durée indéfinie, et est conscient de cet effort qu'il fait.”

Dans la scolie de la proposition IX, Spinoza distingue la Volonté, effort de l'âme (l'esprit) seule, de l'Appétit, qui a rapport à la fois à l'âme et au corps. L'Appétit, quand il est conscient, devient le Désir.

Spinoza n'est ni le premier ni le dernier à retrouver derrière les différentes manifestations du désir les avatars d'une force vitale unique. Mais, au delà de cette proposition, il nous désigne clairement une cause finale, le maintien de l'être. Si l'on se hasarde à extrapoler librement à partir du texte de Spinoza<sup>2</sup>, ceci débouche sur l'approche écologique évoquée plus haut, si l'on veut bien penser aux êtres en général : non seulement les humains, mais aussi des corps organisés comme les groupes, les entreprises, les organisations, les institutions. Je propose donc, à titre d'hypothèse, d'admettre au statut d'êtres animés, pourvus d'une conscience rudimentaire de leur être et de leur environnement, les supra-organismes que sont les organisations humaines.

Spinoza ainsi extrapolé nous fournit un levier explicatif des désirs particuliers, produits de façon contingente par la structure de l'être. Dès lors, la compréhension de l'état de la structure de cet être doit nous permettre de comprendre les causes des désirs particuliers. Pour comprendre le désir d'un être, il nous faut donc connaître sa nature, dans quoi il cherche à persévérer. Il faut également analyser les conditions de son existence, puisque c'est probablement sur celles-ci que va porter l'effort par lequel l'être cherche à persévérer dans son existence.

Résumons :

(i) Que cherche l'être ? Continuer à se réaliser.

(ii) Pour mieux comprendre comment va s'exprimer ce désir, il nous faut examiner les conditions d'existence de l'être.

Car le désir de l'être va consister en la recherche d'une réalisation de ce qu'il est de son point de vue, ce qu'en des termes plus modernes on appellerait chercher à "se réaliser", "à s'accomplir".

Nous voilà donc passés d'une question philosophique ardue à une question pragmatique. Pour dire vite, au risque de tomber dans l'évidence, il est possible de considérer que les motivations des êtres sont explicables, en dernière analyse par un objectif unique : celui de la recherche de contrôle de plus en plus étendu des conditions d'existence, ou de survie, de ce qu'ils croient être<sup>3</sup>.

L'être qui progresse vers la réalisation de son désir, l'accomplissement de ce qu'il est ou croit être, en conçoit de la joie :

*"La Joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection."*<sup>4</sup> (Ethique, livre III, définition II).

---

<sup>1</sup> "Conatus, quo unaquaeque res in suo esse perseverare conatur, nihil est praeter ipsius rei actualem essentiam."

Pautrat : L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien à part l'essence actuelle de cette chose".

<sup>2</sup> Et je le ferai sans complexes ; le vieux maître en a vu d'autres ! Si mon extrapolation est, aux yeux de certains spinozistes, abusive, elle ne paraît pas scandaleuse à d'autres. Qu'on ne la considère, donc, que comme une conjecture, et non comme une interprétation orthodoxe de la pensée du philosophe.

<sup>3</sup> Une analyse approfondie, qu'il serait trop long de développer dans le cadre de cet exposé, montre que l'on peut retrouver une succession assez logiquement hiérarchisée de motivations, qui renvoient à des degrés de contrôle d'un environnement plus ou moins éloigné, dans l'espace et le temps, correspondent grossièrement aux niveaux relevés par Maslow [1943] dans sa théorie des motivations, et trouvent au niveau macro-économique des confirmations dans la "loi d'Engel" [Engel, 1857 ; Berthomieux, 1965].

<sup>4</sup> "Laetitia est hominis transitio a majore ad minorem perfectiam".

Pautrat : "La Joie est le passage de l'homme d'une moindre perfection à une plus grande".

(Fin de la première partie)

## 2. Les seuls bons Léviathans sont les Léviathans domestiqués

Je suis ignare en philosophie ; mon extrapolation de la pensée de Spinoza est peut-être incorrecte, en tous cas discutable. Qu'elle soit ou non valable, je la présente ici parce qu'elle m'a permis de formuler plus clairement une inquiétude. Une inquiétude qui me poursuit depuis que mon travail me conduit à analyser le fonctionnement des entreprises, notamment en ce qui concerne la gestion des ressources humaines.

Entreprises et Hommes sont deux espèces d'êtres organisés, chacune pourvue d'un élan vital propre. Elles cohabitent dans notre société, mais il n'est pas certain que leurs élans vitaux soient facilement compatibles. L'histoire des espèces nous a, hélas, donné un tableau moins idyllique, dans lequel les êtres se trouvent plus souvent en compétition écologique qu'en symbiose ; où chaque espèce exprime une tendance persistante à utiliser les autres espèces comme des objets à son propre usage, sans se préoccuper outre mesure de leur bien-être. En termes brutaux, dans le *struggle for life*, chacun se préoccupe de sa propre subsistance, sans se soucier des aspects systémiques.

La question que je souhaite aborder après ce préambule un peu long est la suivante : dans nos sociétés, de qui cherche-t-on la Joie ? De l'espèce humaine, ou des entreprises ? Est-ce bien l'espèce humaine que nos efforts, notre travail, contribuent à faire progresser vers un état de perfection supérieure ?

Et je risque l'hypothèse suivante : nous, humains, dans nos efforts, sommes en train de nous tromper de catégorie d'êtres. C'est plutôt l'accomplissement des entreprises et des organisations, êtres supra-organisés, que notre système de régulation économique favorise. De ces êtres supra-organisés, les êtres humains ne sont que des organes. C'est le passage à un état de perfection supérieur de ces supra-organismes que visent nos politiques : meilleure adaptation à l'environnement économique, santé économique et financière florissante, dans le double sens de la "fitness" darwinienne. Les hommes et leur satisfaction, dans ce processus, ne sont que des *ressources*, et pas des fins. C'est trop souvent dans cette ligne de pensée que procède la gestion des *ressources* humaines (le terme est en lui-même significatif).

Mais ce faisant l'Homme, en tant qu'individu et en tant qu'espèce, voit ses propres objectifs de réalisation -physiologiques, émotionnels, sociaux, voire métaphysiques- disparaître. Disparaître au profit de ceux d'une espèce nouvelle, apparemment en pleine croissance dans l'écosystème planétaire, celle des entreprises.

La montée en puissance écologique des êtres supra-organisés n'est pas une idée nouvelle : Meyer [1991] l'argumente à partir de l'étude historique des courbes de performance des systèmes biologiques et technologique. Il conclut sur la situation actuelle :

*“ Il s'agit, on le voit d'un relais majeur, celui du biologique par le technologique. Le système biologique plafonnant se voit relayé par un système extra-organique, doué d'une moindre inertie et capable d'une accélération évolutive plus libre. (...) Il [le système artificiel, technologique] est à la fois en continuité et en rupture de l'évolution biologique, il s'inscrit “ autrement ” dans une “ même ” évolution. ”.*

Personnellement, je suis persuadé que l'évolution naturelle sur notre planète, favorisant les organismes les plus efficaces et les plus puissants, tend à substituer aux simples humains cette espèce nouvelle, supra-organique ; comme naguère les Mammifères supplantèrent les Dinosaures, ou comme, longtemps avant, les organismes multicellulaires -dont nous sommes- supplantèrent les unicellulaires. La compétition entre humains et êtres supra-organisés ne serait alors qu'un épisode récent de cette évolution ancienne, dans laquelle

"(...) les espèces sont le produit de la génération ordinaire, et (...) les formes anciennes ont été remplacées par des formes nouvelles et perfectionnées, elles-mêmes le résultat de la variation et de la persistance du plus apte" [Darwin, 1859, 1980 p. 477].

Je dois dire que cette idée a une certaine beauté froide ; mais je reste trop humain encore pour l'apprécier, et je suis pris d'un réflexe égoïste, anthropocentriste, et injuste. Injuste, car j'accepte l'élevage (moralement discutable) des animaux de boucherie pour satisfaire mes appétits de viande ; alors pourquoi m'indigner si une espèce plus évoluée et puissante nous dévore, nous autres humains ? Mais c'est ainsi, j'occupe le sommet de la chaîne alimentaire sur la planète, et j'entends y rester.

Quant au discours, souvent qualifié de libéral, qui laisse entendre que c'est à travers la réalisation des objectifs de l'entreprise que se réaliseront les objectifs de l'Homme, il commence à faire long feu. Il n'est, je le crains, qu'un masque derrière des intérêts écologiques plus puissants de cette nouvelle espèce, plus compétitive que l'espèce humaine, que nous avons engendrée. En d'autres termes, nous nous trompons d'éthique : celle du marché favorise le bonheur des entreprises, mais pas forcément celui des humains.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> L'Homme, et non pas le Consommateur. Cette affirmation demande un court développement. En effet, elle met en cause un postulat de la théorie économique, à savoir que l'utilité économique, attestée par les choix des consommateurs, soit synonyme de Bien (au sens social). Ce postulat fonde l'existence du marché en tant que système de régulation sociale : puisque le consommateur a le choix, sa décision se fait forcément dans le sens du bien, lui seul est juge. Se substituer à lui engendre alors le risque d'une ingérence illégitime, d'une tyrannie.

Or, l'expérience montre que le marché ne sanctionne pas forcément que des objets "de Bien". Le choix de l'individu-consommateur est fait dans un tel contexte de contraintes techniques, d'information imparfaite, et de conditionnement publicitaire que l'assimilation de son choix de consommateur à un choix d'utilité en général est illusoire. L'Homo Economicus n'est qu'une réduction de l'Homo Sapiens. Il me semble plutôt qu'il y a ici une certaine naïveté des économistes libéraux, qui permet une justification bien commode : "si le consommateur le veut, c'est bien pour lui". Qui oserait soutenir cette affirmation en ce qui concerne les toxicomanes ? Et les surendettés ? Ceci soulève des problèmes philosophiques anciens et complexes sur le libre-arbitre, qui ont des implications politiques. On sait que la voie inverse ("l'individu ne sait pas ce qui est bon pour lui, il faut donc choisir à sa place") mène aux tyrannies ; mais ce n'est pas parce que cette dernière voie est dangereuse qu'il faut aveuglément se jeter dans l'excès inverse. Car, dans un marché où le consommateur est apparemment libre, il est en fait soumis à de fortes pressions à l'achat (par exemple la publicité), ou mis devant des faits accomplis qui entravent également son libre arbitre. De ce point de vue, la "raison économique" peut s'avérer aussi tyrannique que la "raison d'état". C'est le sujet d'une des grandes controverses de notre temps.

Or, cette controverse n'est pas nouvelle. Sans entrer dans les débats d'histoire de la pensée économique, rappelons ici une prise de position ancienne et fondatrice de Malthus qui montre les limites de l'approche utilitariste qui ne fait intervenir que le "localement mesurable" (et cette limite s'applique, de ce fait, même aux extensions de la théorie par Becker]. Malthus, comme J. B. Say, est amené, pour des raisons *techniques* de calcul, à définir la richesse de manière restrictive, éliminant les aspects immatériels (qu'il appelle services) des biens produits. Son objectif étant de mesurer "l'accroissement relatif de la richesse entre nations", il a besoin "d'un moyen quelconque, quelque imparfait qu'il soit, d'évaluer la somme de cet accroissement". Dès lors :

"Si donc, avec M. Say, nous voulons faire de l'économie politique une science positive fondée sur l'expérience et susceptible de donner des résultats précis, il faut prendre le plus grand soin d'embrasser seulement, dans la définition principale du terme dont elle se sert, les objets dont l'accroissement ou la diminution peuvent être susceptibles d'évaluation ; et la ligne qu'il est le plus naturel et le plus utile de tracer nettement est celle qui sépare les objets matériels des objets immatériels". [Malthus, op. cit. p. 3, cité par Méda, p. 66]

Mais c'est bien une restriction d'origine *technique*, liée à l'impératif de *mesure*, parmi ce que Malthus considère comme étant la définition au sens large richesse, c'est-à-dire tout ce que l'homme désire comme pouvant lui être utile et agréable, et

"Cette définition [au sens large] embrasse évidemment toutes les choses, matérielles ou intellectuelles, tangibles ou non, qui procurent de l'utilité ou des jouissances à l'espèce humaine, elle comprend par conséquent les avantages et les consolations que nous retirons de la religion, de la morale, de la liberté politique et civile, de l'éloquence, des conversations instructives et amusantes, de la musique, de la danse, du théâtre et d'autres services et qualités personnels." [Malthus, p. 5, cité par Méda, p. 67].

Les entreprises ne sont pas les hommes, et leurs désirs comme leurs intérêts objectifs, s'ils sont légitimes à leur échelle, sont cependant différents des nôtres. Et leur *Umwelt*, leur monde écologique [Von Uexküll, 1921], le marché, est tout autre que la société humaine. Pour paraphraser l'aphorisme de Nietzsche à propos de l'Etat et du peuple : "Le marché est le plus froid de tous les montres froids, et le mensonge que voici sort de sa bouche : moi, le marché, je suis la société humaine".

Alors, faut-il supprimer les entreprises ? Certes non, elles nous sont utiles. Mais le processus de domestication entre espèces doit se faire dans le bon sens : les organisations, comme les entreprises, doivent être au service de l'espèce humaine, et non l'inverse. Sauf à être dévorés tous vifs par nos Golems, il faut prendre la précaution qu'Asimov avait formalisée vers 1950 par "les trois lois de la robotique", et les doter de principes de fonctionnement qui sauvegardent l'Homme. Voici, pour mémoire, ces trois lois :

*“ Un robot ne peut porter atteinte à un être humain, ni , restant passif, laisser cet être humain exposé au danger ”*

*“ Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi ”*

*“ Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi ”.*

Pourquoi de telles limitations sont-elles nécessaires ? Parce que, en tant qu'êtres, les entreprises cherchent à persévérer dans ce qu'elles sont, et non pas naturellement à oeuvrer pour le bien de l'Homme. Ce n'est pas parce que les êtres supra-organisés ont la qualité de "personne morale" qu'elles développent spontanément des qualités morales au sens où nous les entendons. Leur survie en tant qu'organismes, qui devient, peu à peu, l'objectif de leurs dirigeants, n'est pas nécessairement une obligation souveraine ; il vaut mieux, pour la société humaine, une entreprise boiteuse ("sub-optimale" au sens restreint de la théorie économique) avec un personnel heureux qu'une entreprise florissante avec des employés qui souffrent.

La finalité des entreprises est de mettre à disposition des richesses. C'est le résultat final, les richesses à disposition des hommes, qui nous importe : peut nous chaut que, individuellement, telle ou telle entreprise soit plus efficace dans son processus de production. Au contraire, si cette efficacité doit se payer d'un trop fort coût humain, c'est inacceptable. L'entreprise, dans son élan vital, ignore les dégâts qu'elle peut causer à la société, comme nous, humains, avons longtemps négligé les dommages que nous faisons à notre environnement non humain. Une

---

L'optimisation de la production tangible est donc une optimisation partielle, qui peut conduire à une sub-optimisation du Bien, si elle implique une diminution de la mise à disposition des richesses non matérielles. A l'heure où, comme le prédisait Keynes [1928], le problème économique (c'est-à-dire la production en quantité suffisante de produits pour satisfaire les besoins matériels de l'homme) est en voie de résolution, la question de l'optimisation des besoins de "l'homme complet" se pose dans une perspective différente de la simple maximisation productive qui nous a amenés à favoriser la croissance des entreprises, entièrement dédiées à cette tâche. Nos intérêts en tant qu'espèce et les intérêts des entreprises commencent à diverger au moment où les effets pervers du système de maximisation de la production de biens matériels par un mécanisme concurrentiel en viennent à contrebalancer leurs avantages. Si la mise à disposition de richesses matérielles nous prive par trop de richesses immatérielles, nous ne pouvons plus aveuglément faire confiance aux seuls mécanismes de régulation de la production par le marché. Les entreprises ne sont qu'un moyen, et leur bon fonctionnement ne doit pas devenir une fin en soi, car il ne garantit aucunement un bon fonctionnement social. C'est du reste la position qui avait été adoptée depuis des siècles, la sagesse politique ayant conduit les hommes à introduire, par la voie légale, des systèmes de régulation non économiques limitant la liberté d'action des supra-organismes. Les difficultés sociales engendrées par le système libéral commencent remettre cette problématique au goût du jour chez les théoriciens de l'économie politique.

entreprise qui maximise son efficacité économique a intérêt à externaliser un certain nombre de coûts, notamment sociaux (par exemple en licenciant du personnel âgé et donc coûteux pour le remplacer par du personnel moins cher à formation équivalente). Comme ces coûts externalisés pèsent sur la société dans son ensemble, au niveau macro-économique l'Homme n'est pas gagnant ; voire même y perd à cause de la destruction du lien social et du gaspillage des investissements de forme [Eymard-Duvernay et Thévenot, 1983] (par exemple, dans l'exemple cité plus haut, l'expérience, les réseaux de relation formés, les contrats de travail...) <sup>1</sup> qui réapparaissent sous forme de coûts de transaction dont une partie seulement est assumée par l'entreprise. Au niveau social, l'état actuel de précarité dans lequel se trouve plongé une partie importante de la population et la tension à laquelle sont soumis une autre partie de la population employée dans les secteurs "très concurrentiels" sont suffisamment patents pour qu'on n'insiste pas.

De même que l'Homme se soucie maintenant de développement durable, en ayant pris conscience qu'il ne peut pas polluer indéfiniment son environnement, de même il est temps d'arrêter les dégâts que causent les entreprises dans l'environnement social, en usant de la main d'oeuvre humaine avec le même manque de conscience que l'Homme l'a fait avec des ressources naturelles comme la forêt ou la mer. Il importe donc de rester conscients du fait que les tendances naturelles de nos Léviathans modernes que sont les organisations les poussent à prospérer pour eux-mêmes, et pas forcément pour leur créateurs humains. Leur émancipation peut être chose dangereuse ; aussi conservons-les dans l'état de domestication.

Les responsables du personnel ont à considérer ces questions car, plus encore que les autres "membres" de l'entreprise, ils ont la mission, et la responsabilité, en tant que représentants de l'espèce humaine, de guider les puissants organismes qui les hébergent dans la destination qui est la leur, et celle-là seulement : servir les hommes, et pas seulement en tant que clients.

Point n'est pour cela besoin de changer le monde et de bouleverser les stratégies ; une vigilance constante sur les principes de l'éthique humaine suffit, et chacun en a les capacités, ni plus ni moins que dans les autres domaines d'application quotidienne de l'éthique. Car nous avons, nous les humains, pour quelque temps encore, un certain pouvoir sur ces supra-organismes que nous avons créés. Encore faut-il qu'une prise de conscience des humains permette d'assurer cette solidarité de l'espèce.

C'est parfois difficile car nous avons tendance à prendre fait et cause pour les organisations dont nous sommes les symbiotes, et à nous assimiler à elles. Ces confusions identitaires, bien expliquées par des mécanismes psychosociaux, sont normaux : l'entreprise est un groupe social, et en tant que tel défendue par ses membres. L'entreprise joue d'ailleurs sur ces mécanismes pour motiver ses membres à oeuvrer pour elle. Mais il faut pourtant, sous peine de disparaître en tant qu'humains et de devenir les animaux domestiques des entreprises, retrouver notre solidarité d'espèce. Et cela, au delà des rivalités qui opposent nos créatures supra-organiques dans l'arène de cet écosystème libéral où elles cherchent, avec leur intelligence propre et une forme obscure de conscience qui à jamais nous restera étrangère, à assurer leur survie sans tenir compte des besoins propres de leurs créateurs.

### Références citées

BERTHOMIEUX, C. (1965). *La loi et les travaux d'Engel, traduction et commentaire (à travers une esquisse de l'évolution de l'économétrie des budgets familiaux)*. Mémoire DES, Univ. de Paris, oct. 1965.

DARWIN, C. (1959). *L'origine des espèces*. Paris : La découverte, 1985 (trad. de la 6ème éd., 1880).

---

<sup>1</sup> Par contre, un marché du travail où la demande est le "côté court" (surabondance d'offre de main d'oeuvre) est plutôt favorable pour les entreprises, du moins tant que la paix sociale subsiste et qu'il reste un débouché de consommation suffisant.

- ENGEL, E. (1857). *Die Productions und Consumtionsverhältnisse des Königreichs Sachsen*. Zeitschrift des Statistischen Büreaus des Königlich-Sächsischen Ministeriums des Innern. N° 8 et 9, 1857.
- EYMARD-DUVERNAY, F. et THEVENOT, L. Les investissements de forme : leurs usages pour la main-d'oeuvre. INSEE, 1983.
- KEYNES, John Maynard (1928). Economic possibilities for our grandchildren. In : *The collected writings of John Maynard Keynes. Vol. IX, Essays in persuasion*. Cambridge : MacMillan, Cambridge University Press, for the Royal Economic Society. p. 321-332. 1972
- MALTHUS, Robert T. (1846). *Principes d'économie politique considérés sous le rapport de leur application pratique*. Paris : Calmann-Lévy, coll. Perspectives de l'économie, 1969.
- MASLOW A. H. , "A theory of human motivation", *Psychological Review*, Vol. 50, 1943, pp. 370-396.
- MEDA, Dominique. *Le travail, une valeur en voie de disparition*. Paris : Aubier, Alto, 1995.
- MEYER, F. Systèmes naturels et systèmes artificiels du point de vue évolutif. In : Frank Tintland (éd.) *Systèmes naturels, systèmes artificiels*. Seyssel : Editions Champ Vallon. 1991. ISBN 2-87673-111-8. pp. 29-32.
- SPINOZA, B. *Ethique*. Trad. Bernard Pautrat. Paris : Seuil, L'ordre philosophique, 1988.
- SPINOZA, B. *Ethique*. Trad. de Raoul Lantzenberg. Paris : Flammarion, Classiques, 1947.
- VON UEXKÜLL, J. (1921). *Mondes animaux et monde humain*. Suivi de *Théorie de la signification*. Paris : Gonthier, Médiations, 1965.